

Une hypothèse sur le retour de l'*alif* dans l'écriture *ḥiǧāzī*

Valentina COLOMBO

Università cattolica, Milan

The origins of the Arabic script have long given rise to protracted debates. Does the Arabic script derive from the Nabatean, or from the Syriac, or even from both? An examination of the epigraphic texts as well as of the papyri –written in a cursive script– in Nabatean on the one hand, of the first Islamic scripts on the other –with special regard to that of the first qur'ānic *manuscripts in* ḥiǧāzī*– produced a new argument in support of the Nabatean origin of the Arabic script: the curvature of the* alif.

L'importance de l'*alif* est une donnée fondamentale de la paléographie arabe : c'est une « lettre caractéristique », une « pierre de touche dans le domaine de la paléographie arabe[1] », même s'il est vrai, comme on l'a rappelé récemment encore, qu'il faudrait étendre cette définition à d'autres lettres comme le *mīm* final ou le *hā'* médial[2]. Dans cette perspective, il faut regretter que les manuscrits *ḥiǧāzī* ne soient pas tenus pour des témoins importants qui pourraient fournir un apport considérable à l'étude des origines de l'écriture arabe.

Le récent travail de B. Gruendler, *The development of the Arabic scripts*[3], constitue un précieux instrument de travail pour qui s'occupe de paléographie arabe, grâce à la classification et à la présentation, d'une part des variantes graphiques de chaque lettre de l'alphabet nabatéen dans son évolution vers l'arabe, d'autre part des variations des lettres arabes jusqu'au premier siècle de l'hégire; il serait cependant encore plus utile si un second volume prenait en compte les manuscrits coraniques anciens.

L'auteur a proposé six catégories pour expliquer les principaux aspects qui relient les écritures nabatéenne et arabe :

1 – distinction des variantes de position;
2 – connexion;
3 – ligature *lām –alif*;
4 – formation d'une ligne de base;
5 – fusion des lettres;
6 – distinction des homographes avec les diacritiques[4].

La catégorie qui présente un intérêt direct pour tenter d'établir une hypothèse sur l'origine du retour de l'*alif* dans les textes en écriture *ḥiǧāzī* est celle de la ligature *lām-alif*. On a observé à ce propos que cette ligature a fait son apparition dans l'inscription d'al-Namara[5] – définie comme le

1. J. von Karabacek, « Julius Euting's sinaitische Inschriften », *ZDMG* 5 (1891), p. 323.
2. F. Déroche, « Les écritures coraniques anciennes : bilan et perspectives », *REI* 48 (1980), p. 223.
3. B. Gruendler, *The development of the Arabic scripts. From the Nabatean era to the first Islamic century, According to dated texts*, Atlanta, 1993.
4. *Op. cit.*, p. 123.
5. Datée de 328 apr. J.-C. Le *lām-alif* se trouve à la ligne 2. Pour des lectures récentes à partir d'une analyse autoptique, voir J. A. Bellamy, « A new reading of the Namarah inscription », *JAOS* 105 (1984), p. 31-48, et M. Kopp, « Grande re degli Arabi e vassallo di nessuno : Mar' al-Qays ibn ʿAmr e l'iscrizione ad en-Nemara », *Quaderni di studi arabi* 9 (1991), p. 3-28, x.

premier témoin de la langue arabe – puis dans toutes les inscriptions préislamiques en arabe[6]. Cette définition devrait être formulée de manière différente à la lumière des études récentes sur les quelques vers en arabe découverts dans une inscription nabatéenne du Ier siècle apr. J.-C.[7] : il serait donc plus exact de dire que l'inscription d'al-Namara est le premier texte d'une certaine ampleur rédigé en arabe.

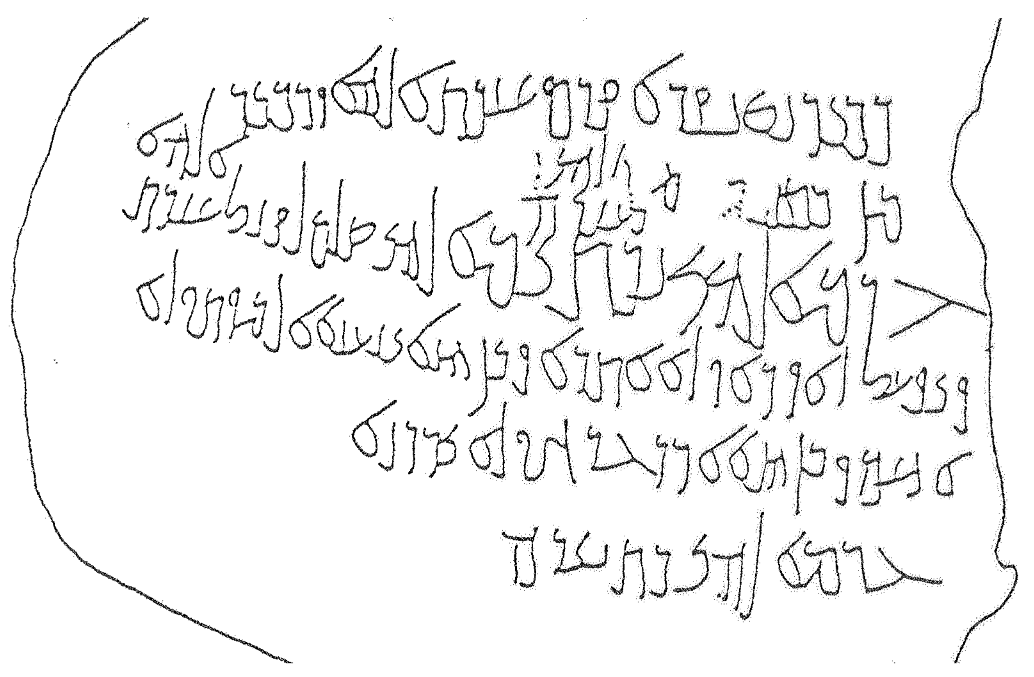


Fig. 1. Inscription de ʿEn ʿAvdat. Dessin de l'auteur (voir note 7, *editio princeps*).

B. Gruendler poursuit son propos en soulignant que les deux hastes du *lām-alif* sont réinterprétées dans les protocoles arabes où, au lieu d'être l'antenne qui penche à droite comme c'est le cas en nabatéen, le *lām* devient l'antenne qui penche à gauche. Ce phénomène est particulièrement évident

6. B. Gruendler, *op. cit.*, p. 124.
7. *Editio princeps* dans A. Negev, J. Naveh et S. Shaked, « Obodas the God », *IEJ* 36 (1986), p. 56-60; elle a été étudiée par de nombreux chercheurs : S. Noja, « Über die älteste arabische Inschrift, die vor kurzem entdeckt wurde », *Studia semitica necnon iranica*, Wiesbaden, 1989, p. 187-194; J. A. Bellamy, « Arabic verses from the first/second century : The inscription of 'En 'Avdat », *JSS* 25 (1990), p. 73-79; S. Noja, « A further discussion of the Arabic sentence of the first century A. D. and its poetical form », *Semitica, Serta philologica Constantino Tsereteli dicata*, Torino, 1993, p. 183-188; A. Ambros, « Zur Inschrift von 'En 'Avdat – eine Mahnung zur Vorsicht », *ZAL* 27 (1994), p. 90-92; A. F. L. Beeston, « Antecedents of classical Arabic verse? », *Festschrift Ewald Wagner zum 65. Geburtstag*, Beyrouth, 1994, p. 234-243.

pour la séquence *alif-lām-alif* des protocoles cotés P 20 et P 21[8], datés tous deux de 717-720 apr. J.-C., dans lesquels le premier *alif* est lié en haut à droite au *lām-alif* : cela désigne la haste qui penche de droite à gauche comme le *lām*. L'auteur conclut que le changement de direction dans le groupe *lām-alif* s'était déjà produit à la fin du Ier siècle de l'hégire[9], c'est-à-dire à peu près à l'époque des premiers manuscrits coraniques *ḥiǧāzī*. Un éclaircissement s'impose toutefois à la lumière de l'inscription nabatéenne de ʿEn ʿAvdat, celle-là même qui a livré les premiers vers en arabe : l'un des deux *lām-alif* attestés (fig. 1, l. 5) représente une tentative intéressante – car antérieure à l'inscription d'al-Namara – pour lier *lām* et *alif*, mais plus encore parce que le contact entre l'*alif* et le *lām* se fait à l'extrémité supérieure du premier, à droite. On pourrait donc supposer que la présence dans les deux protocoles du premier *alif* lié à droite à la partie supérieure de la ligature qui fait suite ne doit pas être compris comme un changement de direction dans la graphie du *lām-alif*, mais comme un archaïsme, expliquant ainsi une ligature par le haut qui n'est pas la norme pour le *lām* arabe. On verra pourtant que, même en admettant le changement de direction du *lām-alif* au Ier siècle, il n'est pas possible de nier l'origine nabatéenne du retour de l'*alif*.

Un autre groupe de documents nabatéens riche d'enseignement, en écriture cursive cette fois, est constitué par des ostraca provenant de Nessana, au Néguev[10]. L'hétérogénéité morphologique de ces textes a été signalée[11] : dans le cas particulier de l'ostracon dit de Horvat Raqiq[12] – un témoin important car il pourrait fournir le *chaînon manquant* qui permettrait de montrer la continuité entre les cursives nabatéenne et arabe (*ḥiǧāzī*?) –, des formes plus développées coexistent avec d'autres qui constituent des archaïsmes par rapport à l'ensemble des ostraca. Ce phénomène n'est cependant pas rare : l'inscription de Tell el-Shuqafiyah 2[13], de 37-36 av. J.-C., en est l'illustration. En ce qui concerne l'ostracon de Horvat Raqiq (100 apr. J.-C.)[14], trois formes différentes de l'*alif* coexistent : un *alif* bouclé, caractéristique du nabatéen, un *alif* dont la boucle s'est presque transformée en triangle – forme qu'on retrouve dans le *lām-alif* de l'épigraphie arabe postérieure[15] – et enfin un *alif* dont la boucle est ouverte – forme d'une importance particulière pour

8. C. H. Becker, « Das Lateinische in den arabischen Papyrusprotokolen », *ZA* 22 (1909), p. 166-193.
9. B. Gruendler, *op. cit.*, p. 124.
10. F. Rosenthal, « Nabatean and related inscriptions », H. P. Colt éd., *Excavations at Nessana I*, Londres, 1962, p. 198-210.
11. B. Gruendler, *op. cit.*, p. 128.
12. *Editio princeps* dans J. Naveh, « A Nabatean incantation text », *IEJ* 29 (1979), p. 111-119. Dans B. Gruendler, *op. cit.*, classé comme N 21.
13. R. N. Jones, Ph. C. Hammond, D. J. Johnson et Z. T. Fiema, « A second Nabatean inscription from Tell el-Shuqafiya, Egypt », *BASOR* 269 (1988), p. 47-57. Nous pouvons y observer des caractères formels araméens qui coexistent avec des lettres cursives nabatéennes, par ex. le *pe* à la forme tardive, très proche de celle – postérieure de cent ans – du temple de Pétra; ou le *qof* identique à celui de l'ostracon de Horvat Raqiq.
14. J. Naveh, *op. cit.*, p. 112.
15. Par ex. dans l'inscription de Zebed (VIe siècle apr. J.-C.), dans celle de Jabal Usays (VIe siècle apr. J.-C.); avec une forme plus arrondie dans l'inscription d'Umm al-Jimal (avant le VIe siècle) et dans presque toutes les inscriptions monumentales islamiques.

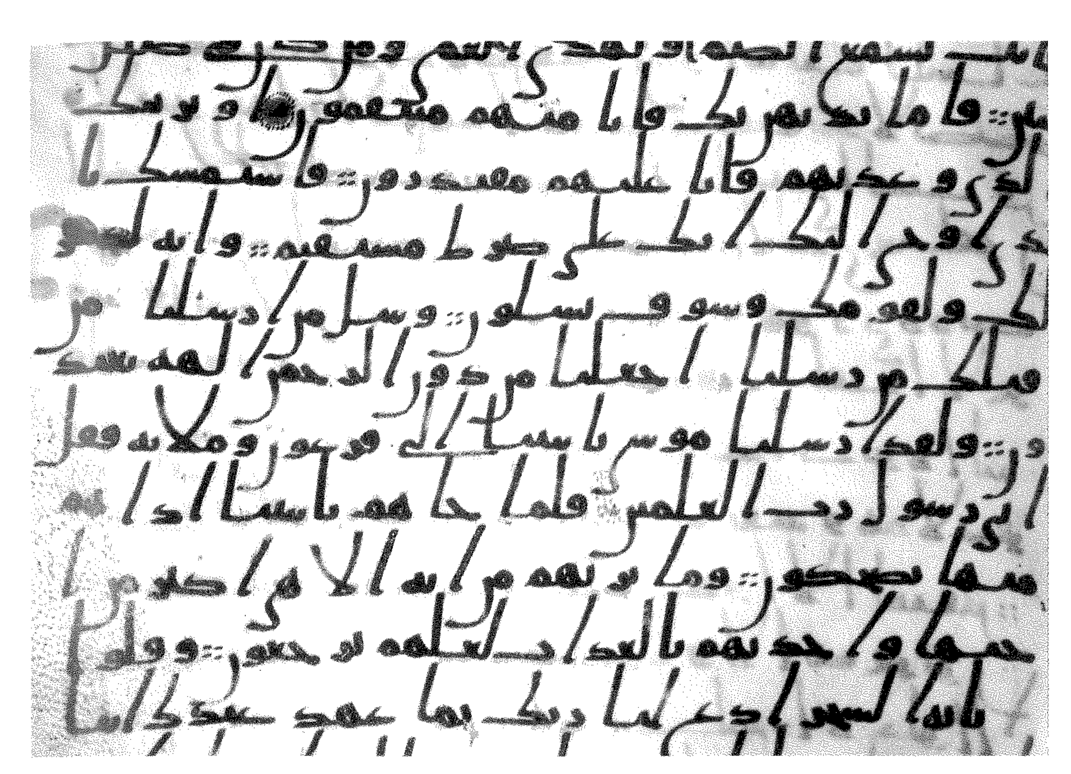


Fig. 2. Spécimen d'écriture *ḥiǧāzī*. Ms. Paris, BnF, Arabe 328, f. 61 (détail).

notre propos. Cette dernière semble être à l'origine de celle qui apparaît dans les lettres présumées du Prophète à Kisra[16], à al-Mundhir et à al-Muqawqis[17], ainsi que dans les manuscrits coraniques en écriture *ḥiǧāzī*, en particulier dans certains fragments de la collection de la Bibliothèque nationale de France[18]. L'écriture *ḥiǧāzī* n'est pas davantage homogène : dans le cas de la collection parisienne, les fragments se répartiraient en quatre groupes différents. Si l'on compare l'*alif* à boucle ouverte de Horvat Raqiq avec les différents types d'*alif* en écriture *ḥiǧāzī*, une similitude apparaît avec le groupe *ḥiǧāzī* III (selon la terminologie employée par François Déroche pour les fragments parisiens), où la lettre a un retour long et légèrement remontant. Sur l'ostracon, le retour remonte un peu plus, mais il s'agit, gra-

16. M. Hamidullah, « Original de la lettre du Prophète à Kisra », *RSO* 40 (1965), p. 57-69, pl. 1.
17. Pour la reproduction des deux dernières lettres citées, voir M. Hamidullah, « Some Arabic inscriptions of Medinah of the early years of Hijrah », *IC* 13 (1939), p. 427-439, pl. 3 a-b, 4 a-b.
18. F. Déroche, *Catalogue des manuscrits arabes, Deuxième partie, Manuscrits musulmans*, I, 1, *Les manuscrits du Coran*, Paris, 1983, p. 35-36 (description) et pl. V-VII.

phiquement, d'un point de départ. L'*alif* typiquement nabatéen – celui dont la boucle est transformée en triangle – se retrouve également parmi les formes du *lām-alif ḥiǧāzī*. En *ḥiǧāzī* I, on trouve son antenne supérieure pratiquement toujours incurvée, avec un triangle de base identique à celui de Horvat Raqiq (fig. 2); en *ḥiǧāzī* II (ou *mā'il* [19]), c'est un *alif* analogue à celui de l'inscription d'al-Namara (fig. 3), mais avec des antennes plus allongées, comme si on avait voulu les adapter au style élancé du *mā'il*. En *ḥiǧāzī* III, le *lām-alif* correspond complètement à celui d'al-Namara, tandis qu'en *ḥiǧāzī* IV il adopte la forme d'un X, la branche antérieure étant faiblement incurvée, tandis que la longueur et l'inclinaison de l'*alif* du *lām-alif* correspondent à celles de l'*alif* isolé (fig. 4). Il faudrait encore démontrer qu'en *ḥiǧāzī*, au IIe siècle de l'hégire, l'*alif* était représenté par l'antenne inclinée de droite à gauche, comme en nabatéen. Le retour de l'*alif* serait dans l'écriture *ḥiǧāzī* ce qui subsisterait de l'*alif* bouclé nabatéen.

On objectera, au vu des formes de l'*alif* dans les cinq inscriptions arabes préislamiques, que seule celle de Jabal Usays contient un *alif* pourvu

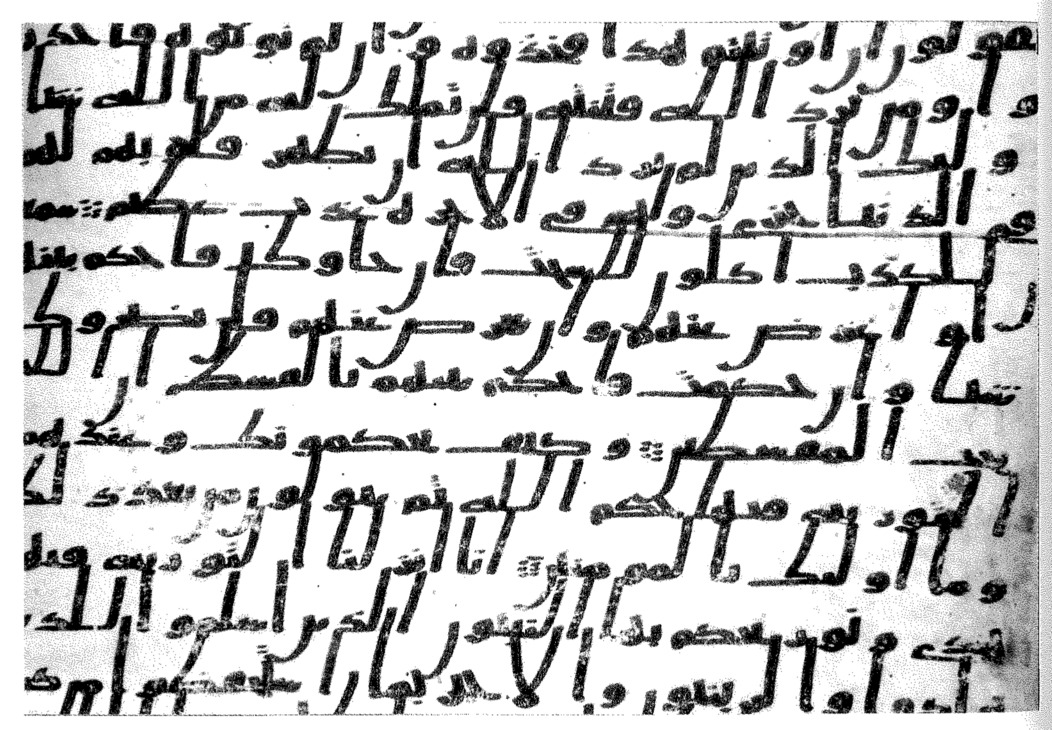


Fig. 3. Spécimen d'écriture *ḥiǧāzī*. Ms. Paris, BnF, Arabe 328, f. 91 (détail).

19. Pour le *mā'il*, voir M. Lings et Y. H. Safadi, *The Qur'ân*, Londres, 1976, p. 20, pl. 1 a. Ce nom, repris au *Fihrist* d'Ibn al-Nadīm (éd. Flügel, 6,8), n'apparaît pas dans des manuscrits plus anciens du texte (*cf.* éd. Tajaddod : *al-munābidh*).

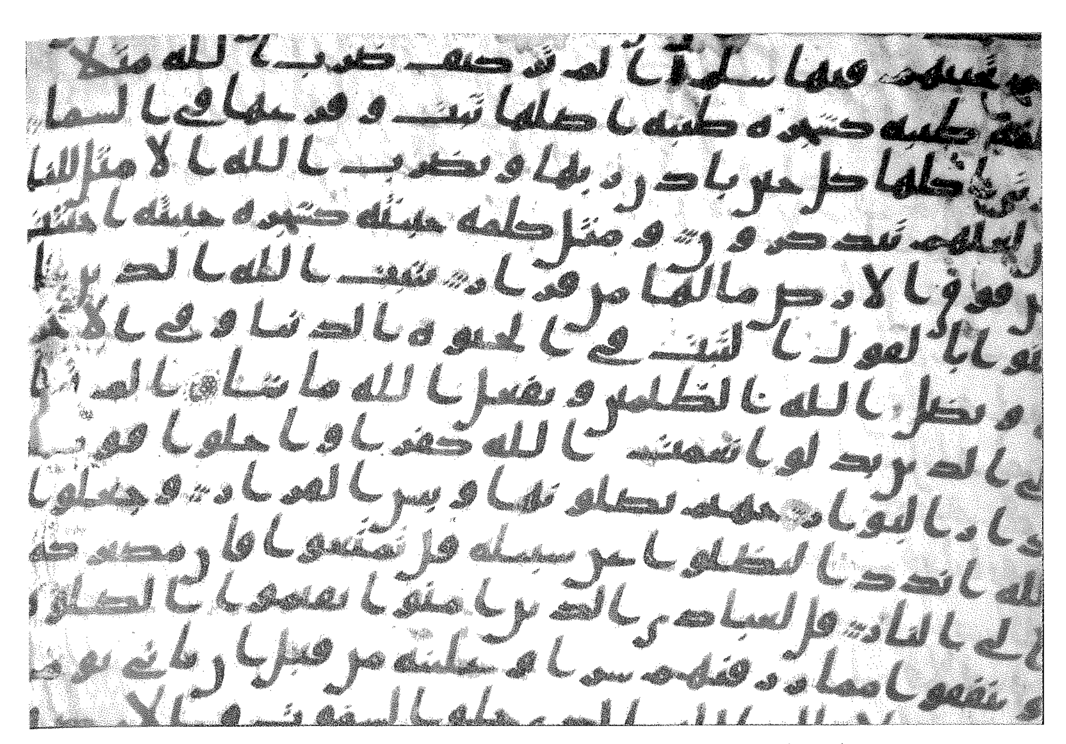


Fig. 4. Spécimen d'écriture *ḥiǧāzī*. Ms. Paris, BnF, Arabe 330, f. 1 (détail).

d'un petit retour alors que, dans les autres, la lettre est une simple haste verticale. Pourtant le retour réapparaît – comme dans l'écriture arabe moderne – quand l'*alif* est lié à la lettre précédente. En nabatéen, l'*alif* n'est lié à droite *et* à gauche que dans un cas[20]; dans tous les autres, la liaison se fait seulement à droite.

La région d'où proviennent les inscriptions qui viennent d'être mentionnées doit être prise en considération : Zebed se trouve au sud d'Alep, Jabal Usays au sud-est de Damas, Umm al-Jimal au sud de Bosra, dans le Hauran, Harran au nord-ouest de Bosra, dans le Lejja, tandis que Jabal Ramm se trouve près d'Aqaba. La localité d'al-Namara est située à mi-distance entre Jabal Usays et Umm al-Jimal. La disparition du retour de l'*alif* dans quatre de ces inscriptions peut être interprétée comme une des transformations, comme un des essais graphiques tentés localement au cours de la formation de l'écriture arabe[21], essai qui serait resté sans suite avant d'être

20. R. Savignac et G. Horsfield, « Le temple de Ramm », *RB* 44 (1935), p. 265-268, pl. X, graffiti n° 1.

21. J. Ryckmans, « Alphabets, scripts and languages in Pre-Islamic Arabian epigraphical evidence », *Sources for the history of Arabia*, II, Riyadh, 1984, p. 77.

repris et de devenir la forme courante de l'*alif*. L'historien al-Balādhurī[22] (IXe siècle apr. J.-C.) rapporte d'ailleurs que trois hommes appartenant à la tribu des Tayy'[23] se rencontrèrent à Baqqa, aux alentours d'al-Ḥīrā, pour mettre au point l'écriture arabe en prenant exemple (*qāsū*) sur les lettres syriaques (*hiǧā' al-suryaniyya*). Il y a dans cette tradition un mot clé : *qāsū*. Le verbe *qāsa* (d'où est dérivé le terme *qiyās*, « raisonnement par analogie ») signifie « confronter et prendre comme modèle ». L'écriture arabe n'est donc pas une copie de l'alphabet syriaque : ses « inventeurs » s'en seraient seulement inspirés. Reprenant les données d'al-Balādhurī, J. Starcky a soutenu que l'écriture arabe dérivait du syriaque[24], tout en reconnaissant que les inscriptions syriaques faisaient défaut dans la région qui aurait été le berceau de l'écriture arabe. Quatre des inscriptions préislamiques déjà citées ainsi que celle d'al-Namara proviennent de l'aire syrienne; c'est de cette région, précisément d'Umm al-Jimal, que provient également l'inscription bilingue gréco-nabatéenne de Fihr, maître de Gadīmah, roi des Tanūḫ[25]. Il ne faut pas oublier que l'Imrū al-Qays d'al-Namara, « roi de tous les Arabes », est simplement le fils du neveu de ce Gadīmah[26]; les Tanūḫ étaient une confédération de tribus arabes provenant du Nord-Est de la péninsule arabe[27] qui émigrèrent à cause de l'occupation perse et allèrent s'établir dans la région d'al-Ḥīrā, d'où beaucoup passèrent à al-Anbar, al-Ḥīrā et al-Anbar apparaissant toutes deux dans le récit d'al-Balādhurī. De surcroît, les Tanūḫ prirent la place de Palmyre et devinrent les maîtres incontestés du désert syrien et des territoires qui le bordent au nord. C'est peut-être grâce à eux que les Arabes eurent connaissance de l'écriture syriaque : ils l'auraient prise comme exemple (*qāsū*) pour le ductus de leur écriture, tandis qu'ils empruntaient la plupart des formes de lettres à l'alphabet nabatéen. Un tel processus est conforme à l'intuition de G. Garbini, qui tenait que les deux hypothèses relatives à l'origine de l'écriture arabe ne sont pas totalement inconciliables[28]. Les premiers essais de l'alphabet arabe ont vu le jour en Syrie; par le biais

22. Abū al-ʿAbbās Ahmad b. Yahyā al-Balādhurī, *Futūḥ al-buldān*, Leyde, réimpr. 1992, p. 471.

23. Pour une discussion du texte d'al-Balādhurī, voir A. Grohmann, *Arabische Paläographie*, II, Vienne, 1971, p. 23-27.

24. J. Starcky, *s.v.* Pétra et la Nabatène, *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, VII, Paris, 1966, col. 932-934. Cette hypothèse a été discutée : on se reportera à J. Sourdel-Thomine (« Les origines de l'écriture arabe, à propos d'une hypothèse récente », *REI* 34 (1966), p. 152-157) ou, pour un point de vue différent, à J. F. Healey (« Nabatean to Arabic : Calligraphy and script development among Pre-Islamic Arabs », *MME* 5 (1990-1991), p. 41-52).

25. E. Littmann, *Semitic inscriptions, Division IV, Section A, Nabatean inscriptions*, Leyde, 1914, note 41.

26. G. W. Bowersock, *Roman Arabia*, Cambridge, Mass., 1983, p. 132-147.

27. Curieusement, cette région a été récemment proposée comme l'endroit d'où les Nabatéens seraient originaires; voir D. F. Graf, « The origin of Nabateans », *Aram* 2 (1990), p. 45-75.

28. G. Garbini, *Storia e problemi di epigrafia semitica*, Naples, 1979, p. 66, note 27. On se reportera également aux remarques développées par F. Briquel-Chatonnet sur la genèse de l'écriture arabe (voir p. 135-149).

des relations commerciales, ils ont pu être diffusés au Ḥiǧāz. Là, l'écriture, devenue véhicule de la foi nouvelle, aurait pris une forme plus évoluée qui correspondrait aux traits archaïques du groupe *ḥiǧāzī* I. Le retour de l'*alif*, témoin essentiel de la continuité entre les écritures nabatéenne et arabe, est une première pièce à verser au dossier de l'étude des manuscrits en caractères *ḥiǧāzī*; ces derniers sont d'une importance capitale non seulement pour la paléographie, mais également pour la linguistique : W. Diem concluait son étude de l'orthographe arabe en soulignant que « l'orthographe arabe était dérivée de l'araméen et <que> l'orthographe coranique *ḥiǧāzī* était la continuation et la préservation de celle de l'araméen[29] », c'est-à-dire du nabatéen.

29. W. Diem, « Untersuchungen zur frühen Geschichte der arabischen Orthographie. I. Die Schreibung der Vokalen », *Orientalia* 48 (1979), p. 209.